

Xavier-Laurent Petit
L'attrape-rêves

Médium



Le livre

Louise vit au bout du monde, tout là-haut, dans une vallée belle et rude dont les rares habitants n'aiment pas se mélanger avec ceux « d'en bas ». Alors, quand un nouvel élève déboule dans la classe en cours d'année, Louise, comme les autres, pense à une erreur. Non seulement Chems n'est pas de la vallée, mais il est différent, avec ses cheveux longs, la couleur de sa peau, la vieille caravane dans laquelle il vit avec sa mère au milieu des bois...

C'est cette différence que Louise trouve attirante. Elle est bien la seule.

Pour les autres, comme son père, un étranger n'a rien à faire dans la vallée où le travail manque, où la scierie du coin bat de l'aile.

Louise se sent coupée en deux.

Mais Chems va prouver qu'il aime cet endroit comme s'il y était né. Quitte à le défendre au péril de sa vie.

L'auteur

Xavier-Laurent Petit est né en 1956. Après des études de philosophie, il devient instituteur puis directeur d'école, mais reste avant tout un passionné de lecture. Une passion qui le conduit à franchir le pas de l'écriture en 1994, avec deux romans policiers publiés chez Critérian. Il entre à *l'école des loisirs* avec *Ma tête à moi* qui obtient le prix Sorcières en 1996. Suivent d'autres romans pour la jeunesse, le plus souvent ancrés dans l'actualité. Mordu de montagne, il se consacre maintenant à l'écriture et n' imagine pas de laisser passer plus d'un an sans partir au moins une fois loin et haut...

Pour aller plus loin avec ce livre

Xavier-Laurent Petit

L'attrape-rêves

Médium

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Pauline et Aurélien

Ce roman doit beaucoup aux écrivains américains que j'aime, Russel Banks, Rick Bass, Louise Erdrich, Kathleen Dean Moore, Jim Harrison et beaucoup d'autres... Je leur ai parfois emprunté le nom de tel ou tel personnage.

1

Pour de mystérieuses raisons, jamais Dolores n'allait jusqu'au parking.

Chaque matin, des dizaines de cars scolaires jaunes venaient se ranger côte à côte, juste devant l'école, pour y déverser leurs chargements d'élèves. Les moteurs tournaient et les chauffeurs discutaient entre eux, assis sur les pare-chocs, un gobelet de café à la main. Mais Dolores, elle, ne faisait rien de tout ça. Elle s'arrêtait à l'écart et nous laissait finir le chemin à pied.

Peut-être parce qu'il était plus simple de manœuvrer là.

Peut-être aussi parce qu'on venait de la haute vallée et que ceux de la ville nous considéraient comme des sauvages, des bouseux et des attardés.

– Des pithécantropes ! disait mon père.

C'était le seul mot un peu compliqué de son vocabulaire.

Ce qui est sûr, c'est que ceux de la ville nous regardaient de haut. Tout ça parce qu'ils avaient un cinéma miteux, un KFC qui puait la graisse et une poignée de feux clignotants qui bringuebalaien au-dessus de leurs carrefours. Chez nous, là-haut, il n'y avait rien de tout ça. Juste la forêt, quelques ours et des hivers à vous glacer le sang. On habitait le bout du monde et ça suffisait à ce qu'on ne se mélange pas avec les autres.

C'était tellement vrai que depuis toujours, on nous avait réservé des classes à part.

Officiellement, c'était parce qu'on n'était pas fichus d'arriver à l'heure, surtout en hiver, au plus fort des froids de février. Ce n'était pas de la mauvaise volonté de notre part, et encore moins de la part de Dolores qui faisait de son mieux avec le bus, mais, entre la neige, les éboulements et les arbres qui se fendaient sous les morsures du gel, la route qui descendait de chez nous n'avait rien d'un petit chemin tranquille.

– Et c'est tant mieux, grognait p'pa. Ça nous protège des emmerdeurs!

Mais la vraie raison de tout ça, c'était que ceux de la vallée et ceux de la plaine n'avaient jamais pu

s'entendre. C'était historique. Les trente kilomètres de route de montagne qui nous séparaient formaient une frontière étanche entre deux mondes qui ne se mélangaient pas. Ceux d'en bas et ceux d'en haut. Même les heures de récréation n'étaient pas les mêmes. Ce qui évitait que les parties de foot des garçons se terminent en bagarre générale. Ça s'était déjà vu.

*
* *

Ce jour-là, comme d'habitude, Dolores s'est arrêtée une bonne centaine de mètres avant le parking réservé aux bus scolaires.

– Bonne journée à tous! a-t-elle lancé.

Steph a haussé les épaules. Pour lui, une journée de classe, c'était d'abord une journée de perdue. Il avait presque l'âge d'arrêter l'école et n'attendait plus que ça. Le jour de la grande délivrance!

– Non mais t'imagines que bientôt, je ne vais plus voir toutes ces saloperies!

Le sourire aux lèvres, il montrait la grisaille des bâtiments, les cars qui fumaient dans les premiers froids d'octobre et la directrice, engoncée dans son manteau de laine sans âge.

– L'année prochaine, je bosse. Je bosse pour de vrai! Fini toutes ces conneries!

Son père était contremaître à la scierie des Ziegler, là-haut, dans la vallée, et Steph y avait déjà sa place réservée. De toute façon, l'école n'avait jamais été la priorité des gens de chez nous. La plupart des garçons arrêtaient dès que c'était légal et finissaient tôt ou tard par travailler pour la scierie.

Quant aux filles...

Avec Loreen, on était les seules à faire exception. Sans trop savoir pourquoi, on s'était mis en tête de poursuivre nos études au-delà de ce que tout le monde faisait ici.

Une idée que mon père avait refusée tout net.

– Les études, c'est pas fait pour nous autres!

Point final.

Heureusement, il y avait M. Harrison, notre prof de littérature.

Un soir, sans prévenir, il a déboulé chez nous pour en discuter. Trouver les mots justes, c'était une bonne part de son métier et il a su comment s'y prendre avec p'pa.

– Je vous assure que Louise est faite pour ça... Elle est douée, votre fille!

Et il a continué sur le même registre pendant que mon père se dandinait d'un pied sur l'autre en hochant la tête. Plus encore que les mots, je crois que ce qui l'a

finalement convaincu, c'est que M. Harrison était une vraie force de la nature. P'pa ne pouvait imaginer un prof de littérature que comme un gringalet pâlichon et vaguement myope, et il s'est trouvé là devant plus grand, plus large et plus costaud que lui-même. Ce n'était pas peu dire.

Toute cette force, ça lui en a imposé.

Je l'aimais bien, M. Harrison. J'aimais sa façon de nous parler de ses écrivains préférés comme s'il s'agissait de vieux amis. Il s'enflammait pour des gens dont personne, dans la vallée, ne connaissait seulement l'existence. Des Audren, des Baudelaire, des Flaubert, des Poe, des Lessing, des Salinger et des je-ne-sais-qui encore... Un bon paquet d'entre eux étaient morts depuis longtemps, mais on avait l'impression que M. Harrison allait les retrouver le soir même et refaire le monde en leur compagnie jusqu'au milieu de la nuit. Ces jours-là, à l'exception de Steph et de sa bande qui se foutaient de tout et du reste, on posait nos stylos et on l'écoutait, bouche bée. On ne comprenait pas la moitié du quart de ce qu'il racontait mais je crois qu'on pressentait tous plus ou moins qu'il nous indiquait le chemin d'un monde dont il était le seul à déterminer les clés.

Il y mettait une passion incroyable et, le temps de son cours, l'avenir de l'univers semblait ne tenir qu'aux phrases écrites dans les bouquins dont sa sacoche était bourrée.

Le bureau a craqué sous le poids de M. Harrison. Aucune chaise au monde ne pouvait supporter ses cent vingt kilos et jamais il ne prenait le risque de s'asseoir ailleurs. De son œil unique, il a fait le tour de la classe. Le bruit courait que l'autre œil, le droit, il l'avait perdu quand il était jeune, au cours d'une bagarre contre ceux de la vallée. Vrai ou faux, cette paupière constamment fermée lui donnait un air plutôt inquiétant. Comme si son regard borgne avait le pouvoir de scruter nos pensées les plus secrètes.

– Alors, de quoi va-t-on parler, aujourd'hui ?

C'était sa question rituelle. Les premières fois, on s'y était laissé prendre et quelques mains s'étaient levées, mais en réalité, M. Harrison se foutait éperdument de notre avis. On s'en était vite aperçus sauf

Gus qui a toujours été du genre lent à comprendre. Il était né comme ça, Gus, et il ne venait en classe que parce que personne ne savait trop quoi faire de lui. Il passait ses journées dans son coin, sans déranger personne, à baver doucement en remplissant des pages entières de gribouillages minuscules et incompréhensibles. Et parfois, il poussait un petit cri de surprise, comme s'il venait soudain de faire une découverte inouïe. Lui aussi avait sa place réservée à la scierie. Pas sur les machines, bien sûr, mais comme manœuvre.

– Pour rouler des billes de bois, pas besoin d'avoir la lumière à tous les étages, rigolait le père de Steph. Pas vrai, Gus!

Gus rigolait de le voir rigoler et s'entêtait donc à lever la main au début de chacun des cours de M. Harrison.

– Oui, Gus, tu as une idée? a fait celui-ci.

– On pourrait...

Gus s'est ébouriffé les cheveux comme un forcené.

– On pourrait peut-être parler du championnat.

Le prof a hoché la tête, comme si cette idée-là lui plaisait vraiment.

– Le championnat... Oui, Gus! Excellente idée!

Mais tu vois, je pense qu'aujourd'hui, on va plutôt parler d'Emily Dickinson.

Un petit filet de bave au coin des lèvres, Gus a affiché un sourire innocent.

– Ben... Je veux bien, moi, mais le problème, c'est que je la connais pas.

– Excellente occasion pour faire connaissance, non?

Quelques rires ont fusé ici ou là, plutôt discrets. Pas un de nous n'avait entendu parler d'Emily Dickinson.

– Une femme mystérieuse, a poursuivi le prof. Elle est née en 1830 dans un petit patelin du Massachusetts, et n'en a pour ainsi dire pas bougé jusqu'à la fin de sa vie, cinquante-six ans plus tard. Et quand je dis «pas bougé», ce n'est pas une façon de parler! Imaginez un peu qu'elle n'est quasiment jamais sortie de chez elle au cours des vingt-cinq dernières années de sa vie! Elle avait bien mieux à faire: elle écrivait... Des lettres à des amoureux à peine entrevus, et des poèmes. Des milliers de poèmes...

M. Harrison m'a tendu un bouquin tout écorné et couvert d'annotations.

– Tiens, Louise, lis-nous celui-ci, tu veux?... Steph, si je t'ennuie, faut le dire.

Steph a haussé les épaules en planquant son

magazine. Un truc de motos avec des filles pas mal déshabillées. Les deux seules choses capables de l'intéresser avec le championnat NBA.

– Allez, vas-y, Louise, a soupiré le prof.

J'ai commencé à lire.

– *I watched the moon around the house...*

*J'ai surveillé la lune autour de la maison
jusqu'à ce qu'elle s'arrête
sur une vitre pour s'y reposer,
c'est le privilège des voyageurs...*

La porte s'est soudain entrouverte et une tête étrange est apparue. D'énormes lunettes rondes surmontant d'interminables incisives de rongeur. Le résultat d'un croisement incertain entre une chouette et un lapin. C'était la directrice.

– Monsieur Harrison, je peux vous dire deux mots?

– Continue, Louise. Je reviens tout de suite.

Le bureau a gémi lorsqu'il s'est levé pour la rejoindre dans le couloir et j'ai poursuivi ma lecture.

*
* *

– *Je la revis sur un nuage,
Trop bas moi-même
pour suivre son chemin si haut.*

Le dernier vers est tombé dans l'indifférence générale. Steph avait depuis longtemps ressorti son magazine, Gus gribouillait ses minuscules hiéroglyphes, chacun discutait dans son coin et M. Harrison était toujours dans le couloir.

La porte s'est rouverte. Il est entré, la main posée sur l'épaule d'un garçon qu'il a guidé jusqu'au milieu de l'estrade, et il nous a fixés de son œil de Cheyenne.

– À partir d'aujourd'hui, la classe compte un élève de plus. Je vous présente Chems.

Les mots de M. Harrison se sont noyés dans un silence assourdissant. Un nouvel élève qui déboule en cours d'année, c'est toujours un événement, mais un étranger parmi ceux de la vallée, ça, c'était du jamais-vu. Le garçon ne bougeait pas, les yeux rivés devant lui, comme s'il avait la faculté de voir bien au-delà des murs.

Gus a laissé échapper un jappement de chiot et le regard de M. Harrison s'est arrêté sur moi. On n'était que onze dans notre classe mais il ne restait qu'une seule place disponible. À côté de moi.

– Louise, tu aideras Chems à s'y retrouver les premiers jours.

J'ai poussé mes affaires et le nouveau s'est assis du bout des fesses, le plus loin possible, sans me regarder.

– On reprend, a continué le prof comme si de rien n'était. Peux-tu nous relire le poème depuis le début, Louise?

– M'sieur!

– Steph... Quelle surprise! Tu veux nous parler d'Emily Dickinson?

Steph a poussé un soupir d'agacement. L'humour de M. Harrison le faisait rarement rire.

– Non. C'est juste que pour le nouveau, il y a erreur.

M. Harrison a attendu la suite.

– Parce que dans cette classe, il n'y a que ceux de la vallée. Et lui, il...

– Je te remercie de t'en inquiéter, Steph, mais il n'y a aucune erreur, Chems est bien un nouvel élève de cette classe.

Et sur son signe de tête, j'ai repris le poème au début.

– *I watched the moon around the house...*

Personne ne m'écoutait, tous les yeux restaient braqués sur mon voisin.

Ses cheveux longs, attachés en queue-de-cheval, la finesse de son visage, la couleur de sa peau, ce regard qui semblait en permanence s'échapper je ne sais où... Rien ne collait. Sans parler de ce prénom

que personne n'avait jamais entendu. Non seulement le nouveau n'était pas d'ici, mais il était aussi bien trop différent de tout ce qu'on connaissait. Et cette différence-là, tout le monde l'a ressentie à l'instant même où Chems a mis les pieds en classe. Inquiétante et attirante à la fois.

– Le vieux peut raconter ce qu’il veut. Ce type n’a rien à foutre ici!

C’était l’heure de la pause. Steph parlait fort et appelait M. Harrison «le vieux» exprès pour se faire remarquer. Il jonglait machinalement avec un ballon de basket. Steph dépassait les autres d’une bonne tête et était le seul à pouvoir enchaîner des dizaines de lancers sans jamais rater le panier, ce qui faisait de lui une sorte de star, même parmi ceux de la ville.

– Et il va dégager vite fait, ce blaireau! a-t-il ajouté en faisant rebondir le ballon. C’est moi qui te le dis!

Adossé contre un mur, Chems faisait comme s’il n’entendait pas tandis que Gus le fixait, les yeux écarquillés, comme chaque fois qu’il se trouvait dans une situation imprévue.

– Sûr que ce mec n’a pas sa place chez nous, a rigolé Doug, mais ce n’est pas sa faute, il n’y avait plus de place au zoo...

– Parce que tu appelles ça un mec, toi! a lancé Steph.

Ça a déclenché quelques rires et il s’est approché du nouveau en dribblant.

– Tu sors d’où, avec ce nom à la con?

Chems n’a rien dit. Pas bougé. Il fixait un point très loin derrière l’épaule de Steph.

– Hé! Man! Je te parle et quand je parle, j’aime bien qu’on me regarde!

Les autres se sont massés autour de lui. Y allait avoir du spectacle!

– Merde, a beuglé Steph. Je rêve! Si ça se trouve, ce type sort du fin fond de sa brousse et ne pige pas un mot de ce que je lui dis. Allô! Allô! Hé! man, moi y en a causer toi. Toi y en a comprendre moi?

Les autres se sont tordus de rire. Le ballon rebondissait toujours sur le sol avec un petit bruit sec. Je regardais tout ça de loin avec Loreen.

D’une détente, Steph s’est élancé vers le panneau tout proche et a marqué un panier avant de revenir à la charge.

– Hé! Tu joues, man! Attrape!

Il a tiré. Le ballon a heurté le mur à quelques centimètres de la tête de Chems avant de revenir entre les mains de Steph qui l'a aussitôt relancé. Encore plus près. Les autres s'y sont mis.

– La passe, Steph! Fais la passe!

Lancer le ballon le plus près possible du nouveau. En deux secondes, c'est devenu le jeu. Les coups claquaient, la balle rebondissait, aussitôt relancée. Face à la bande de Steph, Chems ne faisait pas le poids. Trop seul, trop fin, trop souple... Il s'est éloigné, poursuivi par les tirs.

– Putain, man! Qu'est-ce que tu fous? Me dis pas que tu te tires déjà? On commence à peine à se marrer! Toi y en a être dégonflé, mon z'ami?

Hurllements de rire. Steph a ajusté son tir. Le ballon a percuté le mur comme un boulet et Chems a laissé échapper un cri en relevant les bras pour se protéger. Steph l'a aussitôt imité avec une petite voix aiguë en sortant un truc où il était question de gon-zesses, de pédés et des cheveux longs de Chems. Nouvelle rafale de rires.

Le nouveau s'est réfugié dans l'angle opposé de la cour mais Steph n'était pas du genre à abandonner son public en pleine représentation. Au moment de rentrer en classe, il a reniflé, le nez au vent, les sourcils froncés.

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection MÉDIUM

Fils de guerre

L'homme du jardin

Maestro!

Miée

L'oasis

Les yeux de Rose Andersen

Be safe

Il va y avoir du sport mais moi je reste tranquille

Itawapa

Collection NEUF

Mon petit cœur imbécile

Collection BELLES VIES

Charlemagne

Marie Curie

© 2009, l'école des loisirs, Paris
*Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2009*

ISBN 978-2-211-21779-8